

Sébastien Danger naquit en pleine guerre au-dessus du magasin *À Perséphone* que tenaient ses parents, rue de la Liberté. Deux vitrines présentaient les éléments secrets de l'élégance féminine : bustiers, corsets, soutiens-gorge, accessoires, devant lesquels le petit Sébastien rêvait longuement, guettant, derrière le comptoir, les clientes qui disparaissaient dans les cabines d'essayage, et en ressortaient perplexes, ou décidées à acheter.

Images volées, formes livrées à ses regards, à son esprit d'enfant, jeux multipliés des mystères et des ambiguïtés.

La rue de la Liberté était l'artère centrale la plus ancienne de la ville, qu'elle traversait, en ligne droite, depuis un square où trônait l'ours blanc grandeur nature d'un sculpteur quasiment génial, jusqu'à une place, appelée jadis « Royale », puis « d'Armes », enfin « de la Libération », où se dressait l'ancien palais des ducs de Bourgogne, devenu l'Hôtel de ville. Au centre de sa façade, trônait dans une niche une Athéna casquée, revêtue de l'égide. Entre le square et la place, une porte triomphale était dédiée au prince de Condé, un carrefour s'appelait « du Miroir ».

Durant quelle guerre naquit Sébastien ? Peu importe. Les guerres se ressemblent, comme se ressemblent les

hommes lorsque les passions les entraînent. L'enfant était né neuf mois après une permission de son père aussi brève que survoltée. En ville, alors que l'enfant poussait ses premiers cris, les gens continuèrent à s'occuper de leur petit confort-malgré-tout, à s'enrichir, à résister. La guerre dramatise des termes tels que « liberté », « patriotisme », « grandeur de l'homme et du citoyen », ou « lâcheté », « démission »...

Cette guerre, le bombardement de la gare voisine, l'obligation pour les parents de Sébastien de protéger les vitrines du magasin désormais barrées de croix de Saint-André en adhésif couleur chair, les alertes où l'on se réfugiait dans la minuscule salle de bains aveugle, coincée entre deux chambres, furent pour l'enfant une initiation à la peur, au mystère, une indélébile expérience de l'obscurité protectrice et capricieuse.

Panique, incertitude de l'issue, des retrouvailles avec la lumière. Sébastien Danger garda les souvenirs de ces moments de haute intensité : odeurs, vertiges, contacts, tensions, attirances, répulsions... sans le savoir. Comme si une bombe avait creusé un immense trou noir dans son immeuble et dans sa vie.

La guerre terminée, la paix ne revint pas. Certes, les jours furent rendus à la restauration du pays, de la ville, de chacun. Excluant Sébastien. L'huile de foie de morue, les fruits nouveaux, les bons points à l'école, les images, la croix sur sa blouse grise constituaient les éléments d'une vie normale en apparence, de nature à certifier que l'enfant progressait, devenait un

élève souvent récompensé, bon en dessin, en lecture, en écriture.

Quelques images survécurent de ce temps, fragments d'un âge d'or disséminés autour du cratère de la bombe ; archives secrètes misérables et précieuses. Sans date.

Il se souvenait vaguement, défilé titubant sur la ligne, des premiers bâtons tracés d'une main tremblante... de la grosse main chaude de l'instituteur qui se refermait sur la sienne et la guidait pour former les lettres, avec pleins et déliés... de mots, isolés les uns des autres... de la poudre d'encre qu'un autre maître diluait dans l'eau avant de la distribuer dans les encriers de porcelaine blanche...

Malgré la paix, il était facile à Sébastien Danger de ne pas être heureux. Sa mère, clouée dans son lit, ne s'occupait plus du magasin.

Sébastien était né en même temps que son horizon devenait un couloir menant à la mort. Car cette femme, qui longtemps avait appris aux clientes la séduction des artifices secrets de la mode, était gravement déformée par la scoliose qu'elle dissimulait sous l'ampleur de ses robes, mais qui lui écrasait inexorablement le cœur. Les bouteilles d'oxygène dressées dans la ruelle du lit en cierges de couleur bronze, les tuyaux serpentins, le masque glauque, n'y pouvaient rien. Torturé, ce corps maternel devenait de plus en plus maigre, comme si la chair, aspirée, était condamnée à disparaître sous le squelette.

Elle mourut quelques années après la naissance de Sébastien. La pleura-t-il ? Non. Il ne comprit pas, il refusa de comprendre, et de se souvenir.

Quelques images, confusément mêlées : des allées et venues précipitées dans le couloir de l'appartement... des visages inconnus... forcément graves... les odeurs nouvelles des mimosas et des œillets, fleurs lourdes, ironiques, épicées, inconvenantes, qu'on obligeait à jouer le rôle de figurantes, au garde-à-vous de la douleur.